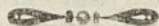


LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — L'AMOUREUX DE MARIANNE, par J. VILBORT (suite et fin). — VARIÉTÉS. — POÉSIE. — PETIT COURRIER. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Le bal de l'Opéra donné au profit des pauvres du septième arrondissement a dignement inauguré la saison des fêtes : il a été éblouissant. La salle était admirablement décorée : des tentures neuves, des bosquets de fleurs naturelles, des lustres dans une profusion inouïe, lui donnaient un aspect féerique ; la foule y était immense et les toilettes très-fraîches, chose à noter dans un bal par souscription. Il était bien difficile de distinguer autre chose que les coiffures, tant les femmes se trouvaient pressées les unes contre les autres ; aussi nos observations ont-elles principalement porté sur les parures de fleurs ornant toutes ces têtes si différentes entre elles, et qui, vues de loin, se confondaient comme les touffes d'un immense parterre.

Deux belles étrangères, Espagnoles, nous a-t-on dit, mesdemoiselles de Sal..., se faisaient particulièrement remarquer par leur beauté d'abord, puis par la grâce originale de leurs toilettes. L'une, de ce blond chaud qu'on rencontre chez les Vénitienues et les Andalouses, portait une couronne de roses folles et de roses de Chambord mêlées de ronces naturelles où apparaissaient quelques mûres ; les fleurs, au lieu d'avoir été disposées avec symétrie, semblaient assemblées par une main nonchalante ; des traînes, des feuilles inégales, sortaient comme par hasard du lien commun, comme il arrive dans une guirlande de fleurs naturelles. La robe de mademoiselle de Sal..., en simple gaze blanche, à trois jupes, portait pour tout ornement des branches enlacées des mêmes fleurs, disposées avec la même grâce négligée. On eût dit la parure sans apprêt de quelque

jeune nymphe ; cette négligence apparente est le comble de l'art : elle demande une perfection absolue dans l'imitation de la nature, et bien peu de fleuristes osent aborder ce genre, qui demande des connaissances spéciales. Mademoiselle Pitrat, la grande fleuriste à la mode, avait involontairement signé cette délicieuse parure ; on l'y reconnaissait du premier coup d'œil. L'aînée des demoiselles de Sal..., plus brune que sa sœur, portait sur une robe également blanche trois agrafes formées de baies de différents arbres et de petits fruits ; tels que sorbier, nerprun, épine-vinette, prunelle, et même tilleul et sureau ; les feuillages des différents arbres, parfaitement imités, et de tons très-divers, complétaient cet ensemble ; la couronne, forme Cérés, laissait échapper par derrière deux longs pampres qui, semblables à des liens, venaient se jouer sur les épaules. La mère de ces deux belles personnes avait une robe vert Azof dont les jupes étaient relevées par des touffes de plumes blanches où on avait artistement mélangé de la sauge verte et des fraises d'or. La coiffure, formée de cinq plumes blanches courtes, rejointes par un diadème d'émeraude, avait derrière une sorte de résille formée de sauge et de petites fraises d'or. Cette toilette, d'une originalité très-piquante, a produit beaucoup d'effet ; comme celle des jeunes filles, elle avait été composée par mademoiselle Pitrat.

Nous ne quitterons pas l'habile fleuriste sans dire un mot de la belle exposition qu'elle a faite ces jours derniers dans ses salons de la rue de Grammont des parures qui viennent de lui être commandées par la cour d'Espagne et la cour de Russie ; parmi trente ou quarante ensembles de toilette tous plus charmants les uns que les autres, nous citerons une parure de lilas et d'orchidées rosées avec feuilles de vigne et pampres naturels d'une vérité parfaite ; une autre de liliums blancs et de fuchsias formant des montants réunis par des barrettes très-déliées, dans lesquels tremblaient les jolis calices des fuchsias, comme un corail animé ; une troisième en reines-marguerites roses sans feuilles, posées en anneaux enlacés sur les deux côtés de la jupe ; puis enfin deux ou trois coiffures de bacchantes, vrais chefs-d'œuvre du genre, les unes en feuilles de velours vert avec grappes de raisin d'or, d'autres mélangées de raisin blanc et noir, le blanc fait avec des perles, et par-

fois un bout de velours rouge s'enlaçant négligemment à ces pampres, et en relevant les tons sombres et sérieux par un éclair harmonieux. On ne peut tout citer, mais ces quelques indications font pressentir quel talent et quelle inépuisable invention président à tout ce qui s'exécute chez mademoiselle Pitrat.

Madame Victorine Rascol, si bien et depuis si longtemps connue de toute la société élégante, vient de réaliser un tour de force qu'elle seule peut-être pouvait exécuter avec autant de bonheur; il s'agissait de faire les robes d'un magnifique trousseau pour une jeune fiancée, mademoiselle de P..., qui a eu le malheur de perdre sa mère pendant les apprêts de son mariage, et se marie avant la fin de son deuil; il fallait donc n'employer que les couleurs permises au deuil. Madame Rascol, enfermée dans ces exigences, a fait des merveilles: de ce noir, de ce gris, de ce violet, seuls éléments dont elle se pût servir, elle a tiré des effets délicieux et tous nouveaux. Plusieurs de ses robes acceptaient franchement la coupe et l'ornementation Louis XV, les jupes superposées, les tailles longues et plates; les manches seules présentaient quelques différences et s'éloignaient du type du siècle dernier pour être plus gracieuses. Une de ces robes, en taffetas glacé lilas tendre, avait ses trois jupes garnies de grosses ruches pareilles à la vieille; les deux dernières relevées sur un côté par un nœud de ruban à longs pans; le corsage tout plat, à pointe devant et derrière, n'avait d'autre ornement que des boutons de perles entourés d'un mince filet d'émail noir; les manches, à deux bouffants et larges du bas, étaient entourées de ruches à la vieille. Rien de plus simple et de plus distingué que cette robe, destinée à une toilette de ville un peu habillé. Une autre, ayant la même destination, nous a paru également charmante; elle était en moire antique pensée à deux jupes, la seconde ouverte sur les côtés comme une tunique grecque; ces ouvertures et le tour de la tunique étaient bordés d'un treillage de losanges de velours noir très-gracieux et très-complicé de dessin; un plastron pareil couvrait le devant du corsage plat, et les manches portaient une bordure pareille. Plusieurs autres robes mériteraient aussi une attention spéciale, mais nous ne pouvons nous y arrêter sous peine de passer sous silence la robe de la mariée, la reine de toutes ces charmantes choses; elle était en taffetas blanc à cinq volants recouverts d'une magnifique dentelle d'Angleterre formant de larges festons; au bord de l'angleterre posée sur le taffetas s'épanouissait le duvet aérien d'un cordon de marabouts blancs comme la neige; le corsage, montant, sans basque et sans berthe, était fermé avec des perles fines; les manches, très larges, présentaient un délicieux mélange de dentelle et de marabouts se superposant et se mêlant avec une grâce indescriptible. Madame Victorine Rascol n'a jamais été mieux inspirée, et il faudrait l'en féliciter, si depuis longtemps elle n'était blasée sur tous les éloges.

Pour ne pas sortir des magnificences, occupons-nous

des belles fourrures de M. Franck-Alexander. Quelles zibelines splendides! quelles martres du Canada de toutes nuances, depuis la plus claire, qui est d'un ton si doux et si doré qu'elle se fait pardonner d'être la moins précieuse, jusqu'à la plus foncée, qui rivalise presque avec la martre-zibeline! La maison Franck-Alexander présente cet avantage, rare chez les fourreurs, que tout y est ordonné avec la plus antique bonne foi; là, nulle supercherie, nul stratagème; la fourrure y porte véritablement le nom qu'elle a: si elle est teinte on vous le dit, si elle est lustrée on vous en avertit; on ne risque jamais d'être dupe de ces misérables tromperies si fréquentes ailleurs, et tout ce qu'on choisit dans ses immenses assortiments est beau, bon, solide et sincère. Ajoutons que ses prix ne ressemblent pas plus à ceux de certaines maisons que ses fourrures aux leurs; elle offre cette année des garnitures de manteaux à des conditions incroyables, et elle a confectionné à l'occasion du jour de l'an une innombrable quantité de charmants objets d'étrennes: victorias, colliers, poignets et manchons de fourrure de fantaisie élégante, telles que la plume argentée du grèbe, ce beau plongeon d'Afrique devenu si rare, ou le pelage frisé de l'astrakan, ce mouton qui fait l'orgueil des Finlandais. Ces deux fourrures—si fourrure il y a—seront appelées cet hiver à une faveur très-particulière, grâce à leur rareté et à leur originalité; ce ne sont point les fourrures de tout le monde, il n'en faut pas davantage pour que certaines femmes ne puissent s'en passer.

Puisque nous avons prononcé le mot étrennes, conseillons à nos lectrices d'aller faire une petite visite chez Faguer-Laboullée, leur parfumeur de prédilection; elles y verront en ce moment tout ce qui peut être offert en étrennes agréables: des flacons de main et de poche, pleins des parfums les plus exquis, des boîtes d'un goût charmant remplies de ces gants de chevreau d'une coupe si admirable, qu'ils sont renommés dans toute l'Europe; des caves à odeurs ornées comme des boîtes à bijoux, des sultans à mouchoirs et à gants imprégnés des odeurs les plus suaves, et ornementés avec des broderies en or, en soie, en perles, de la façon la plus délicate et la plus précieuse; puis enfin les beaux peignes d'écaille blonde ou brune, qu'on ne trouve nulle part taillés et façonnés comme chez Faguer-Laboullée.

M. Rodien, l'habile éventailiste, a fait aussi beaucoup d'efforts pour que sa maison devînt une des plus tentantes de Paris au moment du jour de l'an; son assortiment d'éventails est un des plus beaux qu'on puisse voir; tous les genres y sont représentés avec une supériorité réelle, depuis le simple éventail à monture de laque uni jusqu'aux plus magnifiques, où la nacre et l'ivoire se découpent en délicates merveilles. M. Rodien a parcouru la gamme entière des innombrables aspects que peut revêtir l'éventail; les broderies les plus fines, les peintures les plus précieuses, il peut tout offrir à sa clientèle, et c'est être assuré de causer

un vif plaisir que d'avoir recours à lui, au moment où chacun se préoccupe d'offrir en cadeau des fantaisies à la fois utiles et charmantes.

N'oublions pas avant de terminer cette causerie un petit éclaircissement qui intéresse nos lectrices. La maison Fauvet ayant accepté temporairement le concours du talent de madame Thierry pour des travaux supplémentaires, on pourrait en conclure que des changements sont survenus dans son organisation, surtout d'après des circulaires où madame Thierry annonce que la maison Fauvet offre en ce moment de très-belles étoffes à 50 0/0 au-dessous du cours; nous assurons avec plaisir à sa nombreuse clientèle que la maison Fauvet n'a changé ni de direction ni de propriétaire.

ÉLIANE DE MARSY.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de modes sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

Détails du dessin.

Première toilette. — Robe de chambre de gros de Tours gris, forme Louis XVI, avec treillage de petits velours cerise; passementerie sur l'épaule; cordelière pareille. Cache-peigne de velours écossais. Lingerie de mousseline brodée. Pantoufles indiennes tramées d'or. Gants de peau de Suède.

Seconde toilette. — Robe de reps mauve-lilas à deux jupes, la seconde formant de larges dents, garnies d'un haut effilé résille soie mauve avec des étoiles blanches. Corsage sans basque garni de même, manches à bouffants, hauts et larges du bas. Chapeau de velours épinglé blanc tout simple avec une voilette ronde d'Angleterre repliée en arrière, dessous des touffes de primevères de velours. Col et manches en point à l'aiguille. Bottines de satin noir.

L'AMOUREUX DE MARIANNE.

NOUVELLE FLAMANDE.

(SUITE ET FIN.)

» Marianne s'empresse d'envoyer tout cela à Hendrik par le fourgon des messageries Van Gend, qui passe ici toutes les nuits. Je vous laisse à penser la joie du pauvre garçon en recevant ces richesses, accompagnées d'une lettre d'amour! Dès le lendemain matin aussi, Marianne troqua sa jaquette en coton toute rapiécée contre une robe de laine bien chaude dont lui fit cadeau mademoiselle Sophie, qui était à peu près de sa

taille. Lorsque, vêtue de sa belle robe, les cheveux joliment arrangés en bandeaux et un tablier blanc noué à la taille, elle apporta, sur les huit heures, le café et les *pistolets* (petits pains) dans la chambre à coucher de M. Van Duyne, le vieux garçon s'écria émerveillé :

— *Mo* (mais) Sophie, regardez donc quelle belle fille ça fait!

» Mais mademoiselle Sophie fit une laide grimace, et M. Van Duyne n'osa plus toucher à ce chapitre-là. Marianne fut très-heureuse dans cette maison. Ses maîtres étaient très-contents d'elle. Pleine de reconnaissance pour le bien qu'ils lui avaient fait, elle s'acquittait de sa besogne avec un soin méticuleux. Pour ce qui est de la cuisine, elle profitait si bien des leçons de mademoiselle Sophie, qu'elle était en bonne voie de devenir un fin cordon-bleu. En même temps, elle était la providence de quelques-uns de ses compatriotes qui stationnaient tout le long du jour dans la rue Royale. Le nombre des affamés qui accouraient chaque jour à Bruxelles était devenu si considérable, que le bourgmestre avait dû retirer la consigne qui ordonnait aux sergents de ville de les conduire à la Permanence. La Cambre n'en pouvait recevoir un de plus. De temps à autre, les gendarmes en ramassaient dans les rues quelques centaines, les mettaient sur des wagons et les ramenaient dans leurs villages, d'où la famine les chassait de nouveau vers Bruxelles. Marianne ne mangeait que strictement ce qu'elle avait besoin pour vivre, et le surplus de sa nourriture, elle le distribuait, chaque matin, à ceux de ses *pauvres* que la charité des passants avait le moins bien partagés la veille.

» Marianne était dans cette maison depuis un mois environ, lorsque arriva l'anniversaire de M. Van Duyne. A cette occasion, mademoiselle Sophie donna un grand dîner auquel elle invita plusieurs amis de son ex-patron. On trouva tous les plats bien réussis, et Marianne reçut à leur sujet beaucoup d'éloges. Au dessert, lorsque le vin eut égayé les convives, elle en reçut bon nombre aussi sur sa beauté. Cela mécontenta fort mademoiselle Sophie, qui, vers les dix heures, lui ordonna de s'aller coucher, et qui s'alla coucher elle-même. Quant à M. Van Duyne, il continua à vider force bouteilles de *guezzen lambic* (bière très-forte), et à fumer force pipes de tabac de Harlebeke avec ses amis, qui achevèrent de lui troubler la tête par leurs mauvais conseils... Vous allez voir : — Vers minuit, Marianne dormait de son premier sommeil, lorsqu'elle fut tout à coup réveillée par le bruit que faisait en s'ouvrant la porte de sa chambre. Quelle surprise! quelle stupeur! Ne voilà-t-il pas qu'elle voit M. Van Duyne s'avancer vers elle en chancelant et en fredonnant :

L'amour, l'amour,

La nuit comme le jour!

Et ioup, ioup, ioup, tra, la, la, la, la, la!

— Monsieur, lui dit Marianne en tremblant, monsieur, reprenez votre bon sens; vous n'êtes pas ici dans votre chambre.

— Och! *Marianneke* (Oh! petite Marianne)! laisse-moi te donner un baiser, rien qu'un seul...

— Monsieur, pour l'amour de Dieu, allez-vous-en; mademoiselle Sophie va se réveiller...

— Sophie! je me moque bien de Sophie! Elle a des cheveux gris, Sophie... et un nez qui ressemble à une queue d'écrevisse... tandis que toi... Tu n'as qu'à dire un mot, et je la renverrai, Sophie, et tu prendras ici sa place.

» En ce moment, la *gouvernante* entra dans la chambre. Elle se jeta comme une furie sur M. Van Duyne, et ce fut une grêle de soufflets : flan! flan! flan! encore et puis encore!

Toute à son récit, la *baesin* frappait de grands coups dans le vide avec sa main, qui était petite, blanche et potelée. J'avancai vivement la tête : un soufflet sonore tomba au beau milieu de ma joue. Je ripostai par un baiser non moins bruyant, qui empourpra la sienne.

La *baesin* se leva pour sortir, très-courroucée... du moins en apparence. Je l'arrêtai.

— Avez-vous bien le droit de vous fâcher? Quand un homme reçoit un soufflet d'une jolie femme, il faut qu'il s'en venge par un baiser.

— Soit, dit-elle en faisant une petite moue fort agaçante; mais n'oubliez pas que nous voilà quittes.

— Et notre histoire?

— Je la reprends, dit-elle en se rasseyant à côté de moi. Au matin, après avoir pleuré toute la nuit, Marianne sortit, le cœur navré, de cette maison hospitalière. La *gouvernante* de M. Van Duyne l'en avait chassée, après l'avoir accablée d'injures : Marianne n'emporta que les misérables vêtements qu'elle avait le jour de son arrivée à Bruxelles. Comme alors, elle alla offrir ses services de maison en maison; mais, comme elle avait l'air d'une mendiante, qu'elle était sans recommandations, et qu'elle n'en pouvait faire prendre auprès de mademoiselle Sophie, il lui arriva la même chose qu'alors : elle fut partout éconduite. Dans l'après-dînée, elle eut grand faim; elle ne possédait pas un centime, et n'avait rien mangé de tout le jour. Elle retourna dans la rue Royale, espérant que ceux qu'elle avait assistés tant de fois viendraient à leur tour à son aide. Au moment où elle allait aborder un de ses *pauvres*, le facteur de la poste aux lettres passa à côté d'elle, et poussa un cri de surprise en la retrouvant dans un état si pitoyable. Tandis qu'il interrogeait là-dessus Marianne, à qui, la veille encore, il avait essayé de faire la cour, il tira une lettre de son portefeuille. Agitée d'un mauvais pressentiment, Marianne s'empara vivement de cette lettre, et l'ouvrit sans rien répondre au facteur, qui s'éloigna en grommelant et en haussant les épaules.

» On a bien raison de dire, allez, monsieur, qu'un malheur ne vient jamais seul : Hendrik avait le typhus; Hendrik était mourant. On était là-bas sans pain, sans feu, sans argent. Le grand-père avait fait écrire cela à Marianne par M. Verbraecken, l'instituteur, un bien

digne homme... Tenez, c'est lui qui passe là-bas... ce gros homme avec des lunettes... Oh! alors, Marianne devint folle de douleur! Elle courut à la maison de M. Van Duyne et agita violemment la sonnette. Ce fut M. Van Duyne qui lui ouvrit; la *gouvernante* était sortie... heureusement!

— Tenez! dit-elle en tendant la lettre à M. Van Duyne, — et ses dents claquaient, — faites de moi ce que vous voudrez, mais donnez-moi de l'argent!

» M. Van Duyne lut la lettre, et ses yeux se remplirent de larmes. Il laissa Marianne dans le vestibule, entra dans la salle à manger, ouvrit un secrétaire, en tira un billet de cent francs, et revenant auprès de Marianne :

— Prenez cela, ma pauvre enfant, lui dit-il avec un accent paternel; partez bien vite, et fasse Dieu que votre ami guérisse.

» Marianne se jeta au cou de ce brave homme, et l'embrassa comme si c'eût été le bon Dieu; puis, sans lui dire une parole, elle s'élança hors de la maison et se mit à courir comme une folle à travers les rues de la ville. Elle avait la tête tellement perdue, qu'elle ne songea pas à prendre le convoi. Elle arriva ici dans la soirée après avoir franchi à pied huit lieues de chemin en moins de cinq heures. Hendrik avait le délire, il ne la reconnut pas. Elle mit la tête brûlante de son ami sur son cœur, et resta ainsi toute la nuit. Il lui semblait que la mort ne pourrait pas venir le lui prendre là. Enfin, monsieur, pendant dix-sept jours et dix-sept nuits, elle ne ferma pas les yeux une minute. Elle sauva Hendrik; mais ce miracle, elle le paya de sa vie. Le jour où Hendrik entra en convalescence, Marianne l'embrassa pour la dernière fois. Vers le soir, la mauvaise fièvre la saisit avec une violence extrême. Elle sentit qu'elle n'en reviendrait pas. Le médecin à qui elle a dit cela, me l'a répété à moi. Dans la nuit, elle eut le délire. Le lendemain elle retrouva sa raison pendant quelques heures. Mais la sainte fille eut le courage de ne plus retourner auprès de son ami, de peur de lui rendre la maladie. Deux jours après elle était morte.

La *baesin* pleurait; moi... j'écartai d'elle ma chaise, qu'à deux reprises j'avais rapprochée de la sienne.

— Et ce pauvre Hendrik?

— On lui dit que Marianne était venue avec un congé de ses maîtres, et qu'elle avait dû retourner à Bruxelles. Comme la maladie avait réduit à rien sa tête aussi bien que son corps, il ajouta foi à ce dire. Mais dès qu'il put se tenir sur ses jambes, il n'y eut plus moyen de le retenir ici. Il voulait absolument aller voir Marianne, et, en effet, il partit un matin. Il paraît que, pendant plusieurs mois, il erra dans les rues de Bruxelles, toujours en quête de celle qu'il ne devait plus revoir en ce monde, et qu'il y abordait tous les passants en leur demandant : « N'avez-vous pas vu Marianne? » Il paraît aussi que, pendant ce temps-là, le grand désespoir qu'il eut de ne pas retrouver Marianne égara sa raison. Toujours est-il qu'un soir, un gendarme le ramena

fou à Oordegem, où il est logé et nourri chez le paysan aux frais de la commune.

— Et le grand-père?

— On s'est cotisé ici pour lui avoir un lit dans un hospice, à Gand.

— Et les petits?

— Deux sont morts, les autres sont chez le paysan. »

Ce récit avait attristé nos âmes et répandu une teinte sombre sur nos visages.

— *Baesin*, veuillez me dire ce que je vous dois.

Sans me répondre, la *baesin* alla prendre sur le comptoir une tirelire peinte en vert, et sur le devant de laquelle il y avait ces mots tracés en blanc : *Voor de armen, — Pour les pauvres.* — Je glissai deux pièces de cinq francs dans la fente de la tirelire. En ce moment, des pas lents et pesants résonnèrent, au dehors, sur le pavé de la grand'route.

Un petit homme, laid, trapu, à l'air bête, aux cheveux grisonnants, vêtu d'une blouse bleue, une courte pipe dans la bouche, passa devant les fenêtres de l'auberge.

— C'est le *baes*, dit la belle jeune femme avec un accent de résignation mélancolique.

— Adieu, *baesin*, dis-je en lui prenant les mains et en les lui serrant avec force.

Il y avait dans ce mouvement de la pitié, de la colère, et peut-être quelque chose encore qu'il serait malaisé de définir.

La *baesin* me reconduisit jusqu'à la porte du *Saint-Joseph*. Après avoir fait une centaine de pas dans le village, je tournai la tête : la belle jeune femme me fit de la main un geste amical, et je vis — ce fut une illusion sans doute — briller deux larmes entre les cils de ses grands yeux bleus.

J. VILBORT.

VARIÉTÉS.

LA SEMAINE DES ENFANTS, JOURNAL HEBDOMADAIRE. — PARIS.

Oui, les enfants ont un journal, un vrai journal, non pas un recueil massif, comme les *Revue*s des grandes personnes, et périodique comme la lune, seulement tous les mois; tel était l'ancien *Journal des enfants*, celui qui s'est laissé mourir de sa belle mort. Mais le nouveau, une feuille agile, qui vole de main en main, et qui renaît chaque dimanche, chaque jour de fête et de liberté, celui-là fleurit et prospère. Il a pour patrons tous les pères de famille, les mêmes, ô logique! qui ont chanté en chœur que les journaux ont perdu la France, et que la presse périodique est l'abomination de la désolation. Il a pour abonnés tous ces messieurs

et toutes ces demoiselles du Luxembourg et des Tuileries; c'est l'ami de la maison, c'est le compagnon des promenades, comme le ballon, le cerceau et la corde; c'est l'intermède qui délasse des jeux. Vous apercevez parfois sous les marronniers un cercle de petites curieuses dans leurs plus beaux atours, rangées autour d'une grande qui raconte la dernière histoire de la *Semaine*. On dirait le *Décameron* des enfants.

C'est qu'aussi la *Semaine* n'a rien épargné, comme on dit, pour se faire honneur et pour contenter sa clientèle. Ne la prenez pas pour une de ces feuilles aventurières qui se faufilent chaque matin dans le monde, sans protecteurs, sans parents, sans certificat de bonne vie et mœurs, sans dot, et qui disent effrontément au public : Épouse-moi. La *Semaine* est de grande famille; c'est une des innombrables filles de M. Hachette, le Jacob de la librairie. Excellent père, qui dote de bonheur et de succès chacun des enfants qu'il lance dans la publicité! Un journal de si bonne maison ne pouvait manquer de rien. Il n'a pas de premier Paris; où y en a-t-il maintenant? mais il a des *Variétés* et des feuilletons comme les grands journaux, des rébus comme l'*Illustration*, des caricatures comme le *Charivari*, et des bulletins familiers de science élémentaire à rendre jaloux M. Babinet. Il a ce que le *Journal des Débats* n'a pas, des crayons célèbres pour illustrer ses articles, et des gravures sur bois pour compléter le charme de sa rédaction. Gustave Doré, avec sa verve hasardeuse et brillante, raconte aux yeux l'histoire de France depuis les temps les plus reculés. Il faut voir comme il vous a peint le bon roi Dagobert et le grand saint Éloi. L'autre jour, il a représenté un sacrifice gaulois avec une si affreuse vérité, que moi qui, sur la foi de M. Henri Martin, mettais mon orgueil à descendre des druides, je ne veux plus de ces brigands-là dans ma famille, et demande à changer d'aïeux. Les articles de morale anecdotique (il y en a de charmants de l'auteur de la *Petite Jeanne*, madame Zoé Carraud) sont traduits en images par le crayon ingénieux et fin de Bertall. C'est Bertall et Doré, déjà nommés, qui ont encore le prix dans le domaine féerique. Lisez ces contes de fées, les plus vraisemblables qu'on ait écrits de nos jours, où les fées ont tant de peine à ne point passer pour des mythes. Lisez la *Sœur du petit Poucet*, un récit convaincu, dû à la plume d'un homme sérieux qui se cache sous le nom de Léon de Laujon; ou bien l'histoire de *Blondine*, de *Bonne-Biche* et de *Beau-Minon*, un petit chef-d'œuvre de madame de Ségur, arrière-cousine de Perrault : vous verrez qu'en dépit du scepticisme déplorable de notre pauvre siècle, les fées vivent encore, rajeunies par des écrivains qui ont la foi et par de pieux artistes qui savent bien que, malgré les mauvais bruits qu'on a fait courir, les fées sont immortelles.

Si la *Semaine* est un vrai journal, ses jeunes abonnés sont de vrais abonnés. Si vous saviez de quel air important et affairé ils décachètent, le dimanche, la bande qui porte leur nom! comme ils déplient la feuille fraîche-

ment imprimée! comme ils froncent le sourcil et grondent quand l'histoire dont ils attendent la suite n'est pas là toute prête sous leur main! comme ils traitent les journalistes quand les articles n'ont pas le don de leur plaire. « Décidément un tel baisse. Le pauvre homme n'a plus d'esprit, qu'on l'envoie aux Invalides. Il est temps d'infuser du jeune sarg dans les veines de la rédaction. » Et vite on écrit au directeur pour se plaindre du journal, de ses idées, de ses jugements ou du dénoûment de ses légendes ou de ses histoires. Je connais un petit garçon qui a mandé expressément au rédacteur de ne pas brûler Jeanne d'Arc, et j'ai entre les mains une lettre autographe d'une petite fille que je mets tout entière sous les yeux des lecteurs : « Monsieur le rédacteur, je vous préviens que je me désabonne si madame de Ségur ne marie pas la princesse Blondine avec le prince Beau-Minon. Signé mademoiselle ALICE. » Voilà ce qui se passe au grand soleil du dix-neuvième siècle. Il n'y a plus d'enfants.

J'ai lu quelque part, c'est, je crois, dans le livre charmant de M. Paul Janet sur la *Famille*, qu'un auteur allemand distingue deux sortes de générations d'enfants : les générations battues et les générations flattées, les unes succédant régulièrement aux autres, parce que les battues trouvant qu'on les a mal élevées, flattent leurs enfants, quand elles en ont, et que les flattées les battent par la même raison. La génération actuelle, celle de nos fils, est évidemment la génération flattée. Je plains nos petits-fils, et de tout mon cœur, car j'aime mieux, je l'avoue, que les générations soit flattées que battues. A une condition, sans doute, c'est que l'autorité n'y perde pas plus que l'affection n'y gagne, et que les pères soient les amis de leurs fils, non leurs camarades. A cette condition, je vois sans regret les caresses remplacer les étrivières, et, tout compte fait, j'estime que la famille d'aujourd'hui, où les enfants tutoient leurs parents, vaut au moins celle d'autrefois, où le fils appelait son père Monsieur, et lui parlait chapeau bas.

De même, dans l'éducation, je ne prise pas outre mesure le principe d'autorité, et j'aime que la liberté y ait sa place comme dans la famille; j'aime qu'on se serve du plaisir pour attirer l'enfance et l'appriivoiser au travail. Non que je partage la théorie du travail attrayant, et que je veuille mettre le phalanstère à la place du collège. Laissons au travail le caractère que Dieu lui a donné, celui d'une peine : ce n'est pas le travail qu'il faut rendre attrayant, c'est le plaisir qu'il faut rendre instructif. Si l'on se borne à donner un tour agréable aux notions utiles, on finira par persuader aux enfants que toute leçon doit leur plaire, et qu'ils peuvent rejeter celles qui s'en dispensent : on établira le droit au plaisir. C'est un peu notre penchant, tous tant que nous sommes : à force d'adoucir l'éducation, nous l'avons efféminée. Jadis on n'instruisait les petits enfants qu'en bonnet carré et les verges à la main. Le dix-huitième siècle, qui a porté partout, même dans

l'école, son amour de l'humanité, a brisé les verges et lancé le bonnet carré par-dessus les moulins. L'*Émile* a fait une révolution. Depuis Jean-Jacques, le principe libéral a triomphé dans l'éducation à l'excès peut-être. On vénère, que dis-je? on cajole la liberté de l'enfant; on lui demande la permission de l'instruire avec serment de l'amuser : on le mène à petits pas, par des sentiers tout parsemés de roses. C'est à merveille; mais prenons bien garde, en mêlant sans cesse l'agréable à l'utile, d'affadir et d'affaiblir l'esprit de l'enfant; c'est comme si l'on sucrerait tous ses aliments pour le faire manger. Qu'il sache de bonne heure qu'apprendre n'est pas seulement un plaisir, et qu'il conçoive la notion du devoir. Qu'il exerce sa raison chaque fois qu'elle peut agir. La raison, chez l'enfant, est plus précoce qu'on ne croit. Si par défiance d'elle on s'adresse toujours à ses autres facultés moins viriles, l'imagination et la sensibilité, si on le tient à la lisière quand il peut marcher tout seul, on amusera son enfance, mais on la prolongera. Or le but de l'éducation, ce n'est pas de plaire aux enfants, c'est de former les hommes.

Voilà ce que n'oublie pas certainement le sage directeur de la *Semaine*, qui a écrit sur l'éducation de la famille un livre bienfaisant et patriarcal, et qui sait tous les secrets du cœur enfantin. Si donc dans la *Semaine* c'est jusqu'ici l'agréable qui domine, je ne m'en effraye pas : notre mentor veut affriander ses disciples. Et maintenant qu'il voit suspendues à ses lèvres toutes ces têtes brunes et blondes, les yeux ouverts et les oreilles tendues, il va, j'en suis sûr, diminuer la dose de miel dont il a sucré les bords de la coupe; il va parler raison sans en avoir l'air, et prendre le vrai ton, le ton moyen entre la rudesse rébarbative d'autrefois et la mollesse complaisante d'aujourd'hui. Il ne prêchera ni ne dogmatisera : il parle à des mineurs, et il n'y a que les hommes qui se laissent prendre aux grands mots, aux grands gestes et aux grosses voix. Mais il n'aura pas peur de la morale toute pure; on n'imagine pas ce qu'il y a de raison dans ces jeunes têtes et de conscience dans ces jeunes cœurs. Cette raison native, cette conscience dans sa fleur, ce sont deux petits flambeaux de cire vierge que le bon Dieu leur a donnés, et sur lesquels le monde n'a pas soufflé encore; ils brillent en eux comme deux étoiles. Ils pâleront plus tard au souffle des passions, parmi les nuages de la vie. Tout homme est un philosophe tant qu'il a ses dents de lait. La philosophie tombe avec elles, et l'homme n'est jamais moins sage que lorsqu'il a ses dents de sagesse.

Puisque je parle de morale, je vais dire ce que j'entends par là, et adresser, moi aussi, ma réclamation au directeur de la *Semaine*, à l'exemple de mademoiselle Alice. Elle veut que le prince Beau-Minon épouse la princesse Blondine. Si le mariage n'était pas fait, je m'y opposerais formellement. Non que ces deux jeunes gens, qui s'aiment honnêtement, ne m'intéressent fort, et qu'il ne soit doux aux bons cœurs de voir s'épouser



LES MODES PARISIENNES.

Robe de la M^{me} Delisle, robe de chambre de la M^{me} Gagelin, Chapeau des dames Noël, Coiffure des Dames Mourée Sœurs, Corsets plastiques de la M^{me} Bonnalet, porcelaines et cristaux de l'Escalier de Cristal, Gants et Parfums de la M^{me} Faguer Laboullée.

Bureau du Journal, 20, rue Bergère.
Ayuntamiento de Madrid

les jeunes gens qui s'aiment. Mais j'ai remarqué que dans le journal la *Semaine* tous les amants se marient, tous les honnêtes gens réussissent, tous les mauvais sujets font une mauvaise fin. La morale de chaque histoire, c'est que la vertu est toujours récompensée et le vice toujours puni : morale séculaire et consolante, et qui n'en vaut pas mieux pour cela. Il est bon qu'on montre souvent aux enfants le bonheur récompensant la vertu : on satisfait l'idée de justice qui est en eux. Mais leur montrer le bonheur constamment aux ordres de la vertu, le triomphe perpétuel des bons et la déconvenue infaillible des méchants, c'est manquer le but, en le dépassant. C'est donner aux enfants une idée fausse du monde, où très-souvent les bons sont vaincus et les méchants vainqueurs ; c'est leur préparer des déceptions, quand ils passeront des rêves optimistes de la *Semaine* aux réalités de la vie ; c'est, et voilà le pis, leur présenter la vertu comme une source assurée de bénéfices, comme un bon placement ; c'est la leur faire aimer pour ses résultats, non pour elle-même, et leur enseigner le calcul au lieu de la morale. Voilà pourquoi je regrette sérieusement, n'en déplaise à mademoiselle Alice, que la princesse Blondine ait épousé le prince Beau-Minon, et je supplie le directeur de la *Semaine* de refuser son consentement au mariage des jeunes gens qui s'aimeront dans les prochains numéros.

J'ai encore un autre grief. Il y a quelque part dans la *Semaine* une phrase comme celle-ci (je n'ai pu retrouver le texte et je cite de mémoire) : Aujourd'hui, mes enfants, que tous les Français sont parfaitement égaux, et que chacun peut prétendre à tout, sans distinction de rang et de fortune, etc.... — Je voudrais que l'auteur de cette phrase eût entendu l'autre jour la conversation que j'écoutais au Luxembourg, près du grand bassin. Il y avait là deux garçons de douze à quatorze ans : l'un à l'œil fier, aux traits délicats et fins ; petite main, petit pied, une maigreur comme il faut, une pâleur de bonne maison ; tous les signes de race. L'autre, plus grand et plus fort ; de larges pieds comme des fûts de colonne, de bonnes grosses mains, des joues éclatantes et rondes, un air de roturier bien portant. Il lisait la *Semaine* à son camarade. Arrivé à la phrase de tout à l'heure : « Tu vois bien, dit-il, que je suis ton égal, puisque les Français sont égaux. — Oui, répondit l'autre en haussant les épaules, mais tous les Français ne sont pas gentilshommes, et je le suis ; papa me l'a dit. » Et il se mit à siffloter entre ses dents un petit air impertinent qui avait tout l'air de signifier : « Tu verras, l'ami, comme je ferai mon chemin. » Il n'avait qu'un tort, ce petit seigneur : c'était de dire lui-même ce que nous devrions dire aux jeunes gens. Et ici, j'en demande permission à la *Semaine*, passons du doux au grave. Grande illusion de croire, et grande imprudence de dire à la jeunesse que la naissance ne sert plus à rien. C'est l'illusion de ceux qui s'imaginent que l'esprit des peuples est aussi

prompt à fructifier que la terre, et que les idées qu'on sème à l'automne donnent une moisson à l'été. La nuit du 4 août a vu un prodige plus merveilleux que tous ceux des *Mille et une nuits*. A la fin des contes arabes, tout le monde se trouve prince ou seigneur ; le 4 août, à la fin de la nuit, tous les princes et seigneurs se sont trouvés de simples gens comme le premier venu, sauf la gloire de leurs noms, rehaussée par la beauté de leur sacrifice. Ça été un beau coup de baguette ; mais s'il a changé les hommes, il n'a pas changé les mœurs. Le préjugé, le prétexte du privilège, a été tué par la révolution ; le privilège a survécu, il survivra longtemps. Longtemps encore la noblesse, qui ne devrait être qu'une décoration, sera un pouvoir, et il fera bon pour les nouveau-nés de trouver une couronne, si dédorée qu'elle soit, dans les langes de leur berceau. Tout grand nom demeure une influence, la plus puissante de toutes, s'il est dignement porté, et même s'il ne l'est pas ; il faut encore dix fois plus d'esprit, de talent et de travail à un homme nouveau pour devenir quelque chose qu'il ne faut de nullité à l'héritier d'un vieux titre pour n'être rien. Cela est la vérité vraie, non la vérité fausse des discours de distribution de prix, qui font accroire à la jeunesse française que la société est un champ de course où le prix est au plus fin coureur. Pourquoi ne pas montrer les choses comme elles sont ? Pourquoi ne pas dire que le prix est souvent donné à des chevaux armoriés et boiteux ? Les jeunes gens sauraient à quoi s'attendre, et n'en courraient pas moins pour atteindre le but. Mon petit roturier, j'en suis sûr, partira comme l'éclair ; mais je ne suis pas fâché que monseigneur son camarade l'ait averti d'avance. Cela préviendra toute surprise et tout découragement, si le pauvre diable s'aperçoit un jour que les choses ne se passent pas dans la vie comme dans les articles de la *Semaine*, et qu'en courant au galop il demeure en arrière, pendant que le gentilhomme, sans se donner de mal, a pris la corde et a passé devant. Voilà les réflexions philosophiques que j'emportais du Luxembourg, un des derniers dimanches. Je les soumetts à la *Semaine*, sans la menacer, comme ses correspondants, de me désabonner si elle persiste à croire que tous les Français sont parfaitement égaux.

Tout cela prouve, à mon avis, qu'il faut se défier de ces idées qui courent le monde, comme des vérités sacro-saintes, et qui se glissent même dans l'oreille crédule des petits enfants. Il n'est pas si aisé qu'on pense de faire de la morale. Il y a deux manières, selon Fénelon, de faire la morale aux enfants, parce qu'il y a chez les enfants deux sortes de défauts : les défauts universels et de tous les temps, ceux qu'ils tiennent de la nature, et les défauts de leur temps ou de leur pays, ceux qu'ils tiennent des parents ou du terroir. Il importe beaucoup de combattre les défauts permanents et généraux de l'enfance, et plus encore les défauts accidentels et particuliers, car les uns, effets naturels de l'âge, s'en vont avec le temps, et souvent les autres

restent. La morale parfaite est celle qui remédie aux deux espèces de défauts; par là elle évite à la fois le lieu commun, où l'on s'expose quand on ne s'occupe que des défauts généraux de l'enfance, et la satire, où l'on tombe aisément quand on ne met en relief que les défauts accidentels d'une génération. Au lieu de ces idées abstraites, je cherche un exemple, et pour n'avoir pas l'air de faire d'allusion chagrine à mes contemporains, j'emprunte l'exemple à un vieil auteur du quatorzième siècle. C'était un bon chevalier, un père de famille, qui instruisait lui-même ses enfants en leur racontant des histoires. Ses chapelains écrivaient pendant qu'il parlait, et ils ont ainsi conservé à la postérité un traité d'éducation domestique, où, après cinq cents ans, on trouve de bonnes leçons. Le chevalier crut remarquer que ses filles étaient bavardes et indiscretes. — (Défaut permanent et universel, s'il en est.) — Il remarquait encore que les jeunes Français de son temps, même riches, avaient la manie des places (défaut propre à la France, où il y a toujours dix mille demandes pour chaque place de surnuméraire), et comme il estimait que c'est une honte aux femmes de parler quand elles peuvent se taire, et une folie aux hommes d'être fonctionnaires quand ils peuvent être indépendants, voici l'histoire qu'il raconte. Je me borne à l'abrégé et à traduire les vieux mots qu'on ne comprendrait plus.

« Caton, qui fut si sage qu'il gouverna toute la cité de Rome, eut un fils qui avait nom Catonnet, et quand il fut au lit de mort il appela Catonnet et lui dit : « Beau fils, j'ai vécu longtemps, et il est temps que je laisse ce monde. Je vous ai baillé par écrit moult d'enseignements qui vous pourront profiter; et toutefois pensé-je encore de vous en dire deux autres avant ma mort. Si vous prie de les bien retenir. Le premier est que vous ne preniez office de l'État ni du souverain, en cas que vous ayez assez chevanee et bonne suffisance. Car qui a toute suffisance ne doit plus rien demander à Dieu. Le second enseignement est que lorsque vous prendrez femme, vous l'essayiez bien pour savoir si elle saura bien garder votre secret, car il en est de telles qui ne se peuvent tenir de dire tout ce qu'on leur dit, aussi bien contre elles que pour elles. » Et ainsi le sage Caton bailla ces deux enseignements à son fils au lit de la mort. Si advint que le grand homme mourut, et son fils demeura, qui était tenu pour sage, tant que l'empereur lui bailla son fils à garder et à endoctriner, lui promettant de grands profits, tant que Catonnet consentit à prendre l'office, et lui fit la convoitise oublier le premier enseignement de Caton.

» Et quand vint la nuit, qu'il eut dormi le premier somme, il lui souvint qu'il avait enfreint un des commandemens de son père. Si fut moult pensif, et toutefois dit à soi-même qu'il essaierait le second. Si attendit que sa femme s'éveillât et lui dit : « Ma mie, je vous dirais un très-grand conseil qui touche ma personne, si je croyais que vous le tinssiez secret. — Ah ! monsei-

gneur, dit-elle, par ma bonne foi, j'aimerais mieux être morte que découvrir le conseil que vous me direz. — Ah ! ma mie, donc vous le dirai-je. Hier je me suis tant marri avec le fils de l'empereur que je l'ai occis. Je sais bien que c'est moult mal fait, et je m'en repens, mais c'est à tard. Je vous prie de bien celer ce conseil, car je ne le dirais à nul du monde qu'à vous. » Si se passa ainsi la nuit, et quand vint qu'il fut jour, la dame envoya querir une demoiselle qui était sa mie. — Voire, dit la femme Catonnet, pourrais-je tout dire et me fier à vous ? — Oui, par ma bonne foi, dit-elle, et l'autre en prit la foi le serment, et elle découvrit tout, comment son seigneur avait occis le fils de l'empereur; et l'autre se signa et fit l'émerveillée et dit qu'elle le celerait moult bien; mais il lui fut moult tard de le dire, et tant qu'elle alla tout droit à la cour de l'empereur. Quand l'empereur ouït la nouvelle que Catonnet avait occis son fils, il commanda qu'on le pendît hautement devant tous. Lors ses gens allèrent le querir, et il fut mené au gibet. Mais on vit alors chevaux venir courans, et le fils de l'empereur qui venait sur un coursier si fût comme il pouvait, en disant : « Ne touchez pas à mon maltre Catonnet, car je suis tout vif. » Et l'enfant fit monter Catonnet sur un cheval et l'emmena au long des rues de Rome, par les rênes du cheval, jusqu'au palais de l'empereur. Quand l'empereur et l'empereuse ouïrent l'arrivée de leur enfant, ils saillirent à l'encontre, lui faisant grand'joie. Adonc Catonnet parla devant tous : « Sire, ne vous émerveillez pas de cette chose. Quand mon père fut au lit de mort, il me pria de retenir deux enseignemens entre les autres : le premier que si Dieu me donnait bonne suffisance, je ne devais convoiter ni demander plus à Dieu et au monde. Si j'eusse cru le conseil de mon père, je n'eusse mie été du parti où j'ai été. Le second enseignement fut que j'essayasse ma femme avant que lui découvrir nul grand conseil, car il y avait trop péril. Si ai bien éprouvé comme elle m'a bien celé, comme chacun peut bien voir. » Et il dit à l'empereur : « Sire, je me décharge de votre office. » Si en fut déchargé à grand-peine, et lui donna l'empereur de grands dons, et Catonnet régna bien et moult saintement en l'amour de Dieu et du peuple. »

Ainsi « l'an mil trois cent soixante et onze, en un jardin sous l'ombre, à l'issue d'avril », le bon chevalier de la Tour-Landry, entouré de ses enfants et de ses chapelains, faisait de la morale générale et de la morale particulière, à l'usage de son temps et de tous les temps, de tous les hommes et des Français. » Son récit s'adresse à des jeunes gens plutôt qu'à des enfants. Mais qu'importe ? L'exemple fait comprendre comment la bonne morale combat à la fois les défauts permanents et universels, et les défauts accidentels et particuliers. Et puis, les petits abonnés de la *Semaine* grandiront, et si, par impossibilité, il se rencontrait parmi eux, un jour, des jeunes filles indiscretes et des jeunes gens ambitieux, qu'ils se souviennent de Caton

et de Catonnet. Si vous avez des filles ou des fils, lisez le chevalier de la Tour-Landry, pour les faire profiter de ce qu'il dit de sage. Lisez-le tout bas, car les pères du quatorzième siècle avaient une liberté de langue et les enfants une liberté d'oreille qu'on ne connaît pas aujourd'hui. Surtout abonnez-vous à la *Semaine*, et lisez-la tout haut pour instruire vos enfants, pour les amuser, pour compléter, par la meilleure lecture qu'ils puissent faire aujourd'hui, les conseils du bon vieux temps.

H. RIGAULT.

En cette saison, la première préoccupation ce sont les étrennes, et les étrennes du goût de tout le monde ce sont les livres; encore faut-il les choisir, et s'adresser à des éditeurs qui inspirent toute garantie. En tête de ceux-ci, en première ligne de la belle et bonne librairie, se trouve la maison Hachette; elle offre cette année un immense et magnifique assortiment de livres d'étrennes; les livres pour les enfants, richement cartonnés, dorés sur tranche, et illustrés par des artistes de talent, y figurent en grand nombre; elle a formé pour eux une collection qu'elle appelle la *Bibliothèque rose*, et qui porte son nom le plus dignement du monde; ce ne sont que contes, histoires et légendes merveilleuses: les *Nouveaux contes* de madame la comtesse de Ségur, si ingénieux de fond, si distingués de forme, complétés et égayés par vingt dessins de G. Doré; les *Légendes des enfants*, par M. P. Boiteau, illustrées par Bertall; les charmants *Contes de madame de Baucr*, la *Petite Jeanne* de madame Carraud, ouvrage couronné par l'Académie, et tant d'autres, parmi lesquels il faut encore citer le fameux et amusant *Livre des merveilles*, par Hawthorne, si délicieusement illustré par les fantaisies poétiques de Bertall; la *Semaine des enfants* qu'a si bien fait connaître le charmant article qu'on vient de lire complète et couronne cette remarquable collection.

On n'offre pas seulement des livres aux jeunes enfants; une œuvre distinguée est la bienvenue chez tout le monde; le répertoire de voyages, d'histoires et de romans de la maison Hachette est le plus vaste du monde; ce sont les plus grands auteurs: Byron, Goethe, Dante, Hugo, Lamartine. Les voyages de *mesdames Ida Pfeiffer autour du monde*, *L. d'Aunet au Spitzberg*, *Marmier dans le Nord*; puis encore de charmantes nouveautés demi-sérieuses: *Seul*, de Saintine; *L'Insecte*, de Michelet, ce digne pendant de ce petit chef-d'œuvre qu'on appelle *L'Oiseau*; mille autres encore dont les titres feraient un volume; puis enfin le résumé de toutes les bibliothèques de romans moraux; l'année reliée du *Journal pour tous* qui écrase, du poids de ses 52 volumes, de ses 43,000,000 de lettres et de ses 300 vignettes et dessins, toutes les concurrences supposées,

et qui les écrase autant par son mérite que par son développement, car il est impossible d'être à la fois plus fécond, plus amusant et plus distingué qu'il ne l'a été depuis sa fondation.

L. D'A.

POÉSIE.

L'ORPHELIN DE NOËL.

C'est le jour qu'on fête à la ronde,
Le jour choisi par l'Éternel
Pour donner un sauveur au monde.
Joyeux Noël, joyeux Noël!

C'est la nuit de la sainte veille;
La ville avant l'aube s'éveille,
Le peuple remplit le saint lieu.
De tous côtés chacun se presse:
On célèbre avec allégresse
La naissance de l'Enfant-Dieu.

Ce devoir accompli, la foule
Se disperse, son flot s'écoule,
Portant avec lui la gaieté.
Des rubans et des branches vertes
Parent les boutiques ouvertes
Où le regard est arrêté.

L'ananas, l'orange sucrée,
Le raisin à la peau dorée,
Pour l'enfance plus séduisant;
La pomme, orange des chaumières,
La noix sous ses pulpes amères,
La châtaigne en habit luisant.

Partout des fruits dans des corbeilles,
Et le doux produit des abeilles
Emplissant les vases de grès.
L'œil indécis ne se repose
Sur rien de ce qu'on lui propose,
Sans laisser ailleurs des regrets.

On ne voit que bourriches pleines:
Les étangs, les bois et les plaines
Ont livré tous leurs habitants;
Chacun prend, achète ou regarde;
Seul, un enfant ne prend pas garde
A tous ces trésors si tentants.

L'enfant paraît dix ans à peine;
De son petit bonnet de laine
S'échappent des cheveux soyeux.
Il est b'ond, délicat et pâle,

Et des transparences d'opale
Nacent son teint, cernent ses yeux.

Nul ne lui sourit au passage ;
Il ne voit sur chaque visage
Que des regards indifférents.
L'enfant connaît la peine austère,
Car il est tout seul sur la terre ;
Il vient de perdre ses parents.

De la faim le spectre livide
Lui fit quitter sa maison vide,
Sans même l'espoir du retour ;
En proie à l'horrible misère,
Il semble, éperdu sous sa serre,
Un oiseau pris par un vautour.

Il dit des légendes antiques,
De vieux noëls, et les cantiques
Dont son livre d'église est plein.
Ces chants lui rappellent sa mère,
Le temps de sa joie éphémère ;
Il pleure, le pauvre orphelin.

Mais, essuyant ses yeux humides,
Par quelques paroles timides
Il demande la charité,
Et ces heureux qui le coudoient
Restent sourds ; d'autres le rudoient.
Qui te respecte, ô pauvreté !

Les amis qu'un groupe rassemble,
Sans l'écouter causent ensemble
Du temps, de l'âpreté de l'air ;
De chacun l'allure est pressée
Par l'espérance caressée
D'un bon diner près d'un feu clair.

Las de voir cette indifférence
Accueillir son humble souffrance,
Fatigué de tendre la main,
Malgré le froid et malgré l'ombre,
Malgré le vent et le ciel sombre,
Du village il prend le chemin.

La foule a déserté la rue,
Et dans la route parcourue
Par lui quand il vint le matin,
Toutes les portes sont fermées,
Et, près des lampes allumées,
On s'assied autour du festin.

En voyant par une fenêtre
Ces plaisirs qu'il ne peut connaître,
Il sent son sort plus douloureux ;
Il a faim ; mais l'enfant sans mère
Repousse une pensée amère ;
Il ne maudit pas les heureux.

Il poursuit sa course pénible,
Mais une fatigue invincible

Alourdit et gêne ses pas ;
Effrayé du vent qui redouble,
Il se trompe et prend, dans son trouble,
Un sentier qu'il ne connaît pas.

Il cherche l'abri de quelque arbre,
Car ses pieds, devenus de marbre,
Refusent d'aller plus avant ;
Il crie, et sans être entendue,
Sa voix se perd dans l'étendue ;
Elle se mêle aux bruits du vent.

Aucun pas ne foule la terre ;
La plaine est vaste et solitaire,
Nul ne vient secourir l'enfant.
Il serre sa veste exigüe,
Sentant mordre la bise aiguë
Sur son corps que rien ne défend.

Sa voix meurt, sa langue est transie.
Il s'assied ; la terre durcie
Le reçoit ; c'est son dernier lit.
A gros flocons la neige tombe ;
Elle est son linceul et sa tombe,
Son blanc manteau l'ensevelit.

Il croit dormir ; sans qu'il le sente
S'envole son âme innocente.
Il est mort. Bienheureux enfant !
Le ciel accueille un nouvel ange.
Pour lui, la céleste phalange
Chante l'*Hosannah* triomphant.

C'est le jour qu'on fête à la ronde,
Le jour choisi par l'Éternel
Pour donner un sauveur au monde.
Joyeux Noël, joyeux Noël !

LÉONIE D'AUNET.

PETIT COURRIER.

* La taxe municipale sur les chiens avait constaté en 1856 l'existence de 75,446 de ces animaux dans le département de la Seine. L'effet de la taxe a été de faire disparaître plus de 44,000 chiens, car le recensement de 1857 ne les porte plus qu'à 64,408, et de procurer aux communes du département une ressource qui, pour la ville de Paris, a été cette année d'environ 300,000 fr.

* Une brillante cérémonie réunissait jeudi dernier, 40 décembre, dans l'église de la Madeleine, un concours de Français et d'étrangers de distinction. Cette réunion d'élite venait s'associer à la joie d'une des plus anciennes et des plus illustres familles de la Pologne. Le

père, Alexandre Jelowicki, célébrait le mariage du prince Auguste Czetwertynski avec la jeune et charmante princesse Olga Czetwertynska. L'orgue était touché par M. Lefébure. Après la messe, les deux époux sont partis pour Londres.

* * Lundi 28 décembre, la fête des Saints-Innocents sera solennellement célébrée à Saint-Eustache. M. Hurand, maître de chapelle de la paroisse, fera chanter, à midi très-précis, une messe à grand orchestre de la composition de M. Benoist. Les chœurs seront accompagnés avec l'orgue Alexandre, le grand orgue sera touché par E. Batiste, et le sermon prêché par M. l'abbé Codant. La quête sera faite en faveur de l'œuvre des Saints-Anges.

* * Le roi de Wurtemberg a reçu de la Société d'acclimatation, dont il est membre, un petit troupeau de chèvres d'Angora. Des études vont être faites par son ordre dans son royaume sur l'acclimatation de ces animaux à poils soyeux et lustrés, originaires de l'Asie-Mineure. Un autre petit troupeau a été envoyé en Sicile chez M. le baron Anca, agriculteur habile, membre de la Société d'acclimatation, afin de faire des expériences de naturalisation de ces ruminants dans ce pays. Dans le Wurtemberg et en Sicile, on va donc faire, comme le fait la Société d'acclimatation en France, des études pratiques sur la naturalisation des chèvres d'Angora.

Chez nous, l'élevage de ces animaux paraît avoir parfaitement réussi; mais, s'il n'est plus permis d'élever des doutes à ce sujet, puisqu'ils se multiplient comme dans leur patrie originaire, et qu'ils se conservent en très-bonne santé dans notre climat, on ignore encore quels sont les avantages que leur adoption peut offrir à notre agriculture; c'est là une lacune que la Société d'acclimatation ne saurait manquer de remplir; l'intérêt des éleveurs le demande. A quoi servirait en effet l'acclimatation d'un animal qui n'offrirait aucun bénéfice à l'agriculteur qui l'élèverait?

* * De grands mouvements de terrain s'exécutent en ce moment dans la partie des Champs-Élysées comprise entre le palais de l'Industrie et le cours la Reine, sur l'emplacement dont le centre était occupé autrefois par le panorama Langlois. On y vallonne le sol pour former deux jardins qui seront entourés de plantations de marronniers, et décorés d'arbres et d'arbustes d'essences variées.

Aucune clôture ne défendra au public l'accès de ces jardins, dont la création complétera heureusement les améliorations importantes apportées, dans ces derniers temps par l'administration municipale à la viabilité des Champs-Élysées, notamment aux abords du cours la Reine. Ce fut Marie de Médicis qui fit, en 1616, tracer et planter cette promenade, dont les arbres furent renouvelés en 1724. Elle était, dans l'origine, fermée à ses extrémités par des grilles et bordée de larges fossés.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DE L'AMBIGU : *Rose Bernard*, mélodrame en cinq actes, par MM. Édouard Brisebarre et Eugène Nus.

C'est toujours l'antique et lamentable histoire d'une jeune et charmante fille séduite, puis abandonnée par son séducteur. Il y a dans la pièce de MM. Brisebarre et Nus cette aggravation que la fille devient mère et que le séducteur se marie. On prévoit de suite une histoire de longue haleine, car il faut laisser au cinquième acte le temps d'arriver pour réparer d'une manière satisfaisante tout ce que ces événements ont de déplorable. La jeune fille, c'est Rose Bernard, ou si l'on veut madame Doche, toujours charmante, et surtout très en progrès comme actrice sur ce que l'a vue le Vaudeville. Rose, séduite, abandonnée, désespérée, arrivée à Paris pour y rencontrer la noce de son amant Daniel Mulder, veut d'abord se tuer, puis elle vit pour son enfant, et suit alors cette voie douloureuse de la misère et de l'abandon, qui a lassé tant de courages et défié tant de vertus. La pièce de l'Ambigu est d'un effrayant *réalisme*, — comme on dit aujourd'hui; — aucun tableau n'y est voilé, aucune scène adoucie : la séduction, la corruption, la misère y ont leurs coudées franches. Il y a un moment où Rose seule avec son enfant, dans sa froide mansarde, reçoit la visite d'un médecin amené par une voisine; l'homme de l'art constate que l'enfant dépérit faute d'une alimentation suffisante : — Vous passez les nuits, dit-il à la mère, vous êtes exténuée, votre lait n'est plus substantiel.

— O mon Dieu! s'écrie la malheureuse femme, je croyais le nourrir!

Madame Doche dit ce triste mot et d'autres du même genre d'une manière admirable!

Daniel Mulder n'a pas trouvé le bonheur dans sa lâche conduite : la fille riche qu'il a épousée est une odieuse créature, violente, impérieuse, vicieuse, qui commence par le rendre fort malheureux, et ensuite le ruine et le déshonore; il finit par vouloir se brûler la cervelle pour se soustraire à son affreuse existence; mais la Providence place justement sur sa route, dans la forêt de Fontainebleau, Rose et son enfant, qui, sortis de la misère grâce au travail de la jeune femme, sont venus habiter Fontainebleau, où Rose a fondé un petit commerce qui prospère; l'enfant sauve la vie de son père, et peu après on apprend que la détestable madame Mulder vient de se tuer en tombant de cheval.

— Georges, embrasse ton père! s'écrie Rose enfin heureuse.

« Tout est bien qui finit bien, » et le public du boulevard est ordinairement de cet avis.

La pièce a réussi malgré quelques passages trop positifs et sa couleur lugubre. Madame Doche y est très-remarquable; elle a des élans de passion, des accents

de sensibilité, qui ont mis le nom de madame Dorval sur toutes les lèvres. Mademoiselle Delaistre se sacrifie de très-bonne grâce en représentant Isoline, la méchante femme et l'épouse coupable. Castellano, Delaistre, Laurent, mademoiselle Adorey, concourent à produire un bon ensemble où aucun rôle ne se trouve négligé.

MAXIME TERMONT.

* * * Sans quitter le boulevard du Temple, nous entrerons, en face des Folies-Nouvelles, au théâtre des Délassements-Comiques, où, tous les soirs, on entend Darcier, dans les *Poètes de la treille*.

Les auteurs de cette bluette ont représenté successivement trois époques, trois figures, trois noms, maître Adam, le menuisier de Nevers; Vadé, le chansonnier des carrefours, et Béranger, le poète national que vous admirez.

Au premier acte, Darcier chante les *Chevilles* de maître Adam; au deuxième acte, il chante les fariboles de Vadé; au troisième acte, il chante les meilleurs couplets de Béranger, sans que les acteurs en scène détournent l'attention du but.

Darcier est le Frédéric-Lemaître de la chanson; il traduit les sentiments d'amour, de haine, d'ivresse, de colère, comme quelqu'un qui aurait successivement éprouvé toutes les passions extrêmes. Aussi Darcier est-il populaire, en ce qu'il exprime les nuances fortes avec l'accent de la vérité. Ailleurs, dans des parages plus rapprochés du Paris central, Darcier se trouverait complètement déclassé; son élan de joie paraîtrait forcé, son cri de douleur paraîtrait fauve, on lui reprocherait sa brutalité; mais, dans les quartiers où il jette sa nature presque sauvage, il est l'homme qui fait pleurer et rire; il est le véritable interprète de la chanson.

Le caissier des Délassements-Comiques commence à croire que sa caisse est faite pour être remplie. Nous désirons que sa croyance soit longtemps justifiée, ce qui pourra permettre à M. Sari, le nouveau directeur, de donner une suite efficace à ses projets d'amélioration.

DENTELLE MONARD.

NOUVEAU PROCÉDÉ.

L'industrie dentellière a fait un progrès remarquable par l'invention récente de MM. Monard et Black, qui ont été honorés d'une médaille de première classe à la dernière exposition universelle à Paris. — La dentelle Monard n'est pas une imitation, c'est une véritable dentelle qui peut soutenir avantageusement la comparaison avec ce qu'on fait de plus beau en dentelle Chantilly. — Il est difficile de distinguer l'une de l'autre, attendu que le principal ouvrage, — l'entourage des fleurs, — se fait de même à la main. Toute la différence consiste dans l'économie : ainsi un mètre de

dentelle Chantilly coûtait 400 et 450 fr.; un mètre de dentelle Monard revient seulement à 45, 48 et 20 fr., parce que la plus grande partie du travail se fait à la mécanique, — c'est-à-dire qu'on fait mieux et plus vite par la mécanique ce qu'on n'obtenait que fort lentement et péniblement par le travail à la main.

Nous avons vu des voilettes, des volants, des mantelets et des pointes, qu'on peut comparer, sans la moindre exagération, pour l'exécution et la richesse des dessins, aux plus belles dentelles de Chantilly. C'est ce qui explique l'immense succès de cette nouvelle invention, si intéressante pour les dames qui ne méprisent pas l'économie dans la toilette, mais qui, au contraire, l'admettent partout où elle n'est pas faite au préjudice du goût ou de la qualité.

On peut avoir un beau châle de dentelle Monard, d'un dessin très-riche, pour cent à cent cinquante francs, au lieu de cinq à six cents francs qu'on payait autrefois pour une pointe de Chantilly.

On trouve aussi chez Monard, rue des Jeûneurs, n° 42, de magnifiques mantelets, de très-beaux volants, de jolies barbes et fichus impériaux, et une grande variété de voilettes, à des prix tellement réduits que toutes les dames qui ont le goût des dentelles peuvent maintenant se donner ce luxe, qui a tant d'agrément pour elles, et qui sert si bien comme complément indispensable de toute toilette élégante. J. B. G.

Le temps sombre et pluvieux, le vent froid et les brouillards, font sentir l'utilité du paletot ou du manteau rendus imperméables par le *caoutchouc*. La maison Ratier qui a tant d'objets indispensables pour le voyage et la toilette, a tellement perfectionné les façons de ce nouveau genre de vêtements, que les femmes, aussi bien que les hommes, s'en couvrent l'hiver pour se préserver du froid et pour se mettre à l'abri de la pluie ou de la neige. — L'usage de ce vêtement est si fort répandu aujourd'hui qu'on en voit partout, non-seulement à Londres et à Paris, mais aussi dans tous les pays où la mode française exerce son empire. On s'en sert aussi bien dans les climats froids que dans les pays où la température est plus douce, à cause de sa légèreté et de sa finesse.

C'est toujours la maison Achard, boulevard des Italiens, n° 42, qui a la vogue pour les bonbons de baptême, et on se porte en foule dans cette maison pour les nouveautés qu'elle a composées cette année à l'occasion du jour de l'an. — Rien n'est plus délicieux que ses bonbons chartreux, ses amandes d'Aboukir, ses bonbons à l'ananas ou à l'épine-vinette, etc.

On trouve aussi dans la maison Achard une grande variété de boîtes élégantes, et en général tout ce que l'art du confiseur peut produire de plus merveilleux.

Paris. — Typographie de Henri Plon, rue Garancière, 8